



## Mouvement syndical



HesaMag+

Cet article est disponible en version originale italienne sur [www.etui.org/fr](http://www.etui.org/fr)

Retour sur l'héritage politique de feu Francisco Alves Mendes Filho dit Chico Mendes. Le célèbre militant syndicaliste brésilien assassiné était particulièrement connu pour sa défense des droits des *seringueiros*, ouvriers chargés de recueillir le latex dans les plantations d'hévéa d'Amazonie. Aujourd'hui, que nous reste-t-il de son combat ?

Angelo Ferracuti  
Écrivain

# Ce qui nous reste de Chico Mendes



↑ Raimondo Baros dans la réserve extractive Chico Mendes à Xapuri.  
Photo : © Angelo Ferracuti

## Ici, les incendies ont progressé de 57 %, mais personne n'en parle, ils sont perçus comme normaux.

À mon arrivée, tard dans la nuit, à l'aéroport désert de Rio Branco, Don Luiz n'était pas très différent de ce que j'avais vu sur les photos. Mince, jeans et T-shirt, cheveux blancs coupés court, barbe clairsemée, bavard et déterminé. Cet élève du Père Boff, apôtre de la théologie de la Libération, fut ébloui très jeune par le credo universel du Concile Vatican II, puis travailla à Rome dans le quartier de l'Aqua Felix, l'*Acquedotto felice*, sur la via Appia et auprès des habitants des bidonvilles sous les arches de la *Porta Maggiore*. Il était exactement comme l'avait décrit de manière quelque peu lapidaire le journaliste scientifique américain Andrew Revkin : "Ceppi, le prêtre de Xapuri, italien et communiste" dans son livre *La saison du feu, le meurtre de Chico Mendes et la lutte pour sauver l'Amazonie*.

Le feu, oui, parce qu'il y a toujours eu des feux exterminateurs ici, celui des armes comme au *Far West*, celui qui est destiné à ceux qui s'opposent à la loi des *fazendeiros* et des multinationales de l'agroalimentaire, et le feu des incendies criminels allumés sans cesse par les latifundistes (partisans de l'agriculture extensive) dans le but de détruire d'interminables zones de forêt pour les transformer ensuite en pâturages et en cultures intensives. Ils l'appellent la "saison des flammes", ces 60 jours maudits qui chaque année séparent la chaleur tropicale de la longue période de pluies diluviennes qui gonflent les rivières. Ces mêmes jours maudits qui ont alimenté 2 000 incendies dans cette région en août 2019.

Rio Branco est une ville de 400 000 habitants dans la région de l'Acre, au nord-ouest du Brésil, qui a été conquise sur la Bolivie en 1900. Dans les forêts, à la frontière avec le Pérou, vivent encore 600 Indiens non contaminés, qui ont survécu par miracle au boom du caoutchouc et à la vague de migration en provenance du nord, principalement portugaise. "Les premiers bébés sont le fruit du viol des femmes

indigènes", explique crûment Don Luiz en m'accompagnant à l'hôtel. Il vit ici depuis quarante ans, connaît tous les recoins de cette région et il était un ami de Chico.

Quelques jours plus tard, nous quittons la ville dans son 4x4 et dépassons Ponte Nuovo pour prendre la route 364 vers Porto Velho, ce ruban d'asphalte qui traverse d'immenses prairies. Ici, les incendies ont progressé de 57 %, mais personne n'en parle, ils sont perçus comme normaux. "Les Occidentaux crient au scandale parce que la forêt brûle", me disait hier sur un ton caustique Roland Poalanca, ancien député du PT (parti des travailleurs), aujourd'hui juge à la Cour des comptes, "mais c'est pour vous donner du soja et de la viande : l'année dernière, l'Italie a importé 25 000 tonnes de bœuf d'Amazonie."

↳ Nilson Mendes, le cousin de Chico, devant un séquoia dans la réserve extractive reboisée de Cachoiera. Photo: © Angelo Ferracuti



Plus loin, dans la deuxième zone industrielle, au bout d'une route poussiéreuse, se trouve la Coperacre, qui commercialise des châtaignes du Brésil : un grand hangar vert où travaillent une soixantaine de personnes. Ici, Leandro, un garçon grand et robuste au visage poupin et au regard aigu, m'explique fièrement, tout en faisant le tour des différents bureaux, qu'ils exportent vers les Émirats arabes, les États-Unis, la Russie et l'Allemagne. "Nous commercialisons ce que la nature produit, nous entretenons sans détruire", dit-il, pendant que nous visitons les entrepôts où les jeunes trieuses, de leurs mains rapides et habiles, séparent les châtaignes. "Avant, elles étaient toutes envoyées à Belém à la famille Mutran, qui en avait le monopole, mais maintenant l'activité a été resocialisée et fait travailler les personnes qui vivent ici ; nous traitons 2 500 tonnes par jour." C'est là le véritable héritage politique de Chico Mendes, le syndicaliste assassiné en 1988 précisément parce que son action avait gêné les affaires du lobby de l'agro-business, le résultat concret de sa réflexion. Des expériences d'agroécologie, c'est-à-dire d'extractivisme naturel, se sont également développées à Crelandia, à Chinari, à Porto Velho et à Nôva California, dans l'État de Rondônia, où se trouve la coopérative Reca. Pour y arriver, en poursuivant la route, qui déroule ses montées et ses descentes jusqu'à l'horizon et semble sans fin, nous passons le long de petites propriétés terriennes de colons et de

grandes *fazende*, des prairies interminables sur des kilomètres avec des vaches blanches et des chevaux qui paissent, des bisons, des morceaux entiers de forêt disparue dont il ne reste que de rares silhouettes de très grands arbres, ce que Don Luiz surnomme "le cimetière des châtaigniers". À la coopérative Reça, 500 familles de colons réunis au sein d'une même coopérative reboisent et commercialisent depuis 35 ans des fruits locaux tels que le palmito et le copuacu, qui servent à la fabrication de confitures, de liqueurs et de médicaments, préservant ainsi le biome dans sa végétation particulière sans vouloir y greffer de nouvelles cultures : une exploitation compatible avec la vie de la forêt.

Mais pour découvrir les origines de la légende de Chico Mendes, il faut aller à Chacoeira, dans la banlieue de Xapuri, où eurent lieu les premières actions de protestation. C'est là qu'à l'âge de 10 ans, avec son père, Chico a commencé à tailler des arbres dans les plantations d'hévéas, pour en extraire le latex. C'est là aussi qu'il a rencontré un officier de l'armée bolivienne, Fernando Távora, qui avait fui son village dans la jungle après avoir pris part aux luttes du parti communiste, et qui lui a appris à lire, à écrire et à se passionner pour la politique. Pour se rendre à Chacoeira, il faut parcourir près de deux cents kilomètres sur la route BR-317, traverser d'immenses

plateaux, des prairies sans fin illuminées par la lumière rasante, sous des ciels très bleus. Nous arrivons à Xapuri sous une chaleur accablante, la route vers Chacoeira est rouge et non asphaltée tandis que notre Toyota gravit péniblement les pentes, au début il y a encore des pâturages et des *fazendas* (grandes propriétés), mais après quelques kilomètres déjà la végétation autour de nous se fait plus dense, plus sombre, de chaque côté de la route la forêt se transforme en un mur vert infranchissable. C'est ici que s'est formé Chico Mendes, qu'il a organisé les premières luttes des *seringueiros*, qu'est né le premier projet extractiviste et que se trouve la petite maison peinte en jaune de la famille, où son cousin Sebastao se repose tranquillement à l'ombre de la véranda.

Je suis attendu par les cousins Antonio, Francisco et Nilson, qui gèrent la réserve extractive et qui se souviennent de l'époque des *empate*, des "matches nuls" comme Mendes appelait ses actions. "Nous avons l'habitude d'aller là où ils coupaient, de confisquer les tronçonneuses, de démolir les baraquements", raconte Nilson, un homme d'aspect bourru et coiffé d'un chapeau de feutre brun à larges bords. "C'était un *empate* dicté par notre conscience, sans violence", et mené en chantant "plus de souffrance, plus de pleurs, la terre appartient à ceux qui travaillent, dans la lutte et dans la loi nous ne cédon pas", et lui-même s'est mis à entonner ce chant d'une voix forte. "Après ces actions, l'Union démocratique rurale, un mouvement défendant les intérêts des grands propriétaires, a décidé de le

## Le syndicaliste Chico Mendes a été assassiné en 1988 parce que son action gênait les affaires du lobby de l'agrobusiness.

### Symbole d'un autre modèle

Lorsque nous arrivons, dans une forêt voisine, 20 hectares sont en train de brûler. Je peux voir la fumée blanche et dense qui s'élève haut dans le ciel. Sergio Lopez, l'un des directeurs de la coopérative, affirme que les médias ont calomnié Chico Mendes, "ils ont dit qu'il voulait la pauvreté, ne pas toucher aux plantes, laisser vivre les oiseaux, les papillons", puis ils se sont rencontrés, grâce à l'Église catholique et au syndicat (CUT), et ils ont compris : "Chico était un symbole d'un autre modèle de développement. Nous sommes maintenant en train de reboiser, de replanter des arbres de manière plus dense et de rétablir l'environnement, en respectant la nature et les personnes qui y travaillent." Comme José, un petit vieillard doux et silencieux, l'un des gardiens de la forêt, qui vit ici avec sa famille et était autrefois un *seringueiro* (ouvrier chargé de la collecte du latex). Lorsque nous le rejoignons, il m'accompagne jusqu'à sa ferme de 97 hectares avec 600 châtaigniers, et nous marchons côte à côte sous le soleil brûlant. Il connaît tous ses arbres, il sait quel âge ils ont, il touche les troncs, effleure les feuilles de la paume de la main, "tu vois, j'ai coupé beaucoup d'arbres avant, maintenant je les replante", dit-il joyeusement. Il me fait penser à Elzéard Bouffier, le berger dans le livre de Jean Giono *L'homme qui plantait des arbres*.

↳ Chico et ses frères de lutte dans le quartier général du syndicat CUT à Xapuri.  
Photo: © Angelo Ferracuti



liquider", raconte Antonio. "À cette époque, il y avait l'escadron de la mort d'Ildebrando Pasqual, colonel de l'armée, député fédéral et criminel notoire. Il attachait les bras et les jambes des gens à deux charrettes et les tuait en les écartelant."

Lorsque nous pénétrons dans la réserve, Nilson s'avance hardiment à travers l'enchevêtrement des arbres et des branches, tenant la machette et la *cabrita* pour couper les hévéas, Don Luiz et moi nous le suivons. Il me montre un arbre qui a été exploité depuis cent ans, alors que l'Itauba a besoin de deux siècles pour parvenir à maturité. Il connaît cette forêt par cœur, chaque passage lui est familier, il connaît aussi tous les chemins qui permettent de fuir, et il se souvient même de l'arbre abattu par son père vingt ans plus tôt dans un ravin, ou de celui dont on tire les feuilles qui servent d'antidote au venin des serpents... Sans oublier la Samauma, cet arbre gigantesque qui peut atteindre 90 mètres de hauteur et est vieux de 700 ans.

### Au moins ils ont rêvé

La ferme de Raimondo Baros est située dans la réserve extractive Chico Mendes, qui s'étend sur près d'un million d'hectares entre Assis Brasil, Brasileia, Capochada, Xapuri et Serra Madureira. Raimundon, le compagnon de lutte de Chico, me montre à mon arrivée son petit chapeau vert orné du drapeau cubain. C'est lui qui a pris sa place dans le mouvement et il évoque son souvenir avec un respect affectueux : "Chico aimait les révolutionnaires et les révolutions, il disait que ceux qui embrassent une cause ont peu de chances d'en voir les fruits, mais au moins ils ont rêvé", dit-il encore en parlant à voix basse. Dans les environs, lui et ses enfants cultivent 500 hectares de terre, "3 000 plants d'hévéas, de châtaigniers et d'ananas, qui cohabitent avec des sangliers, des cerfs et des abeilles indigènes". Il est pour sa part opposé à l'exploitation du bois communautaire, ce quota que chacun peut s'approprier : "Je ne couperai plus jamais un arbre d'ici", dit-il sérieusement avant de me dire au revoir, comme s'il faisait une promesse solennelle.

---

*Pour comprendre ce qui arrive depuis quelques années, et qui continue de nos jours dans la forêt, il faut monter dans un ballon.*



↳ Une forêt calcinée près de Xapuri.  
Photo: © Angelo Ferracuti

Xapuri est une petite ville qui s'est développée autour de la rivière Acre, le pays des *seringueiros*; si vous regardez la physiologie des personnes que vous croisez, ce sont des Indiens, des blonds à la peau claire d'Europe du Nord, des Africains à la peau sombre. Lorsque je parle aux anciens camarades de Chico, que vous pouvez rencontrer au siège du syndicat, le découragement règne. Le gouvernement Bolsonaro, qui a obtenu ici 70 % des voix, prépare un décret qui entend réduire de moitié les réserves extractives et les terres indigènes, pour les donner aux hommes d'affaires et aux multinationales. Le conflit des générations avec les enfants est déchirant. "Ils prétendent que si nous ne déboisons pas, nous allons mourir de faim", me relate Giulio Barbosa, tandis que Tatà est plus sarcastique : "Ils échangent les richesses de la forêt contre des animaux qui leur rapportent plus d'argent, et lors des fêtes, ils viennent habillés en *fazenderos*, avec des chapeaux", le contraire de tout ce qu'ils étaient. "Que peut-on faire pour retrouver notre enthousiasme? dit un autre, on dirait que tout ce que nous avons fait n'a servi à rien."

Le musée "Chico Mendes" est également fermé, la raison invoquée étant que le bâtiment n'est pas sûr, alors que la maison se trouve à l'extrémité du village. C'est un petit bâtiment en bois, de couleur bleue, dans lequel se trouvent les quelques objets qui nous rappellent Mendes, sa machine à

écrire, ses livres et, au fond, la table où il jouait aux dominos avec les gardes la nuit qui a précédé son assassinat, le 22 décembre 1988, lorsque Darcy Alves Ferreira lui a tiré dessus avec un fusil de chasse et l'a tué. On voit encore des traces de balles sur la porte. Le père du meurtrier, le commanditaire, vit toujours dans une ferme à l'extérieur du village. L'un des deux gardes, des poltrons qui se sont enfuis au lieu de l'aider, est un homme important qui possède un débit de bière au centre du village. "Il est tombé près de la porte de notre chambre", raconte sa fille Elenira, qui avait alors quatre ans, "il a essayé de dire mon nom, mais n'y est pas parvenu", et quand elle a eu 19 ans, une tante lui a montré une photo de son père avec une dédicace : "Elenira, un jour tu poursuivras le combat que ton père n'a pu gagner." Lors des funérailles, son compagnon Juan Correia, le maçon, devait fermer le tumulus, mais il n'a pas pu le faire, "alors tous les compagnons de Chico ont commencé à crier, à pleurer, sous la pluie, raconte Don Luiz, pendant sept jours nous avons dit la messe devant cette maison, et beaucoup de gens se rassemblaient là le matin".

Mais pour comprendre ce qui arrive depuis quelques années, et qui continue de nos jours dans la forêt, il faut monter dans un ballon. Lorsque Cassiano Marquez allume les feux, le ballon s'élève en suivant la trajectoire du vent, puis monte à une hauteur de 800 mètres au-dessus du sol. La vue est saisissante depuis le ciel au-dessus de Rio Branco : en dessous, les incendies ont créé des cratères sombres, je peux voir les arbres calcinés, la terre brûlée et, pour laisser place à de vastes espaces verts où paissent des troupeaux de bovins et de chevaux, la grande forêt a disparu : la forêt, la grande mère des *seringueiros* et des Indiens, du peuple de la forêt, et que Chico appelait *pacha mama*, la Terre mère. ●